Deuxième Année. — N° 47 Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 6 Août 1891.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS
1 mois..... » f. 40
3 mois..... 1 f. 10
6 mois..... 2 f. 10
Un an..... 4 f. » »

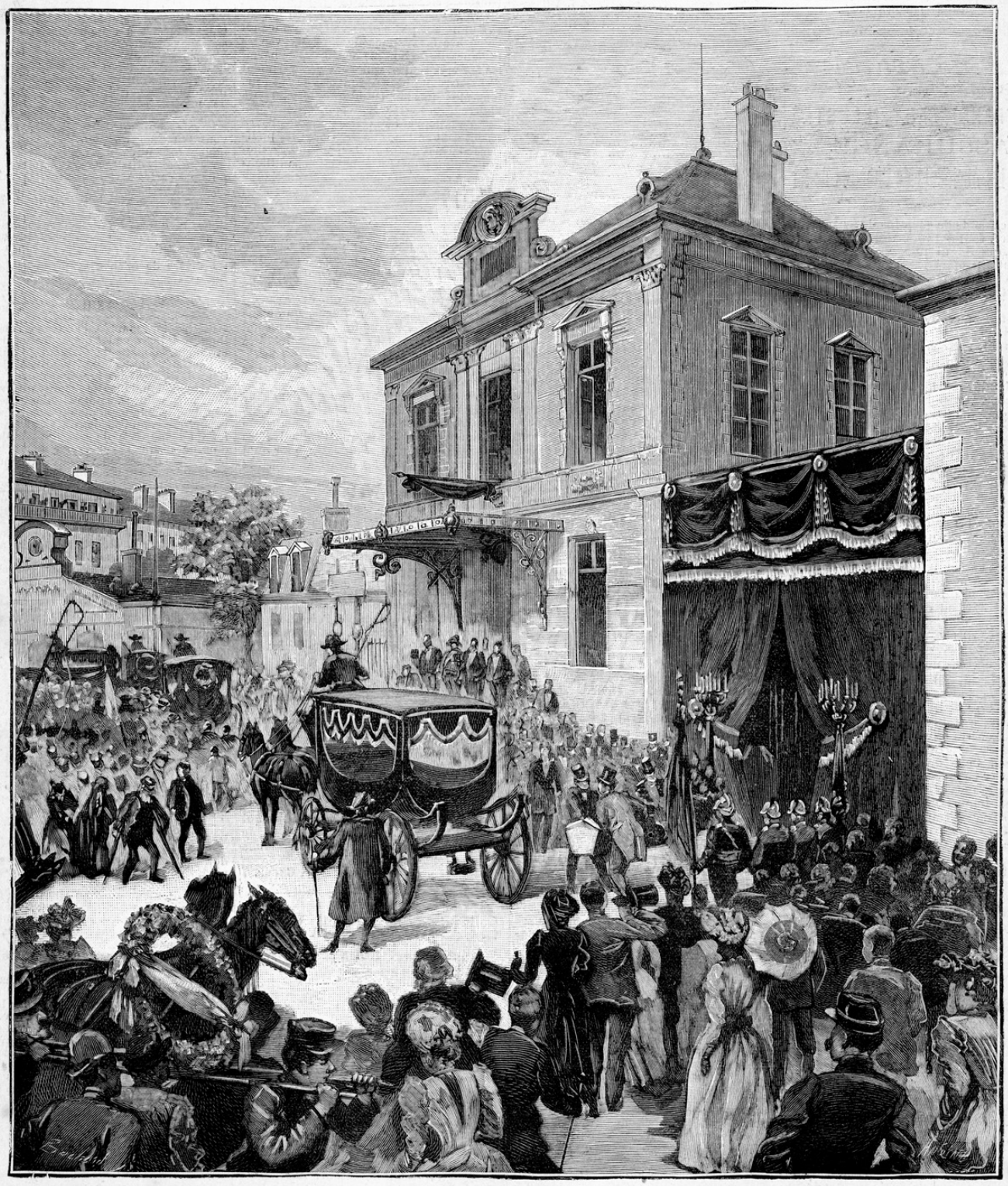
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, Rue Montmartre. — Paris.

Tout ACHETEUR de L'INTRANSIGEANT ILLUSTRÉ
Est assuré gratuitement
Contre les ACCIDENTS de CHEMINS DE FER
A la Compagnie LE SOLEIL-SÉCURITÉ GÉNÉRALE, fondée en 1865
7, Cité d'Antin — PARIS

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet,
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN.



OBSÈQUES DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE DE SAINT-MANDÉ

CLAIR DE LUNE

Il portait bien son nom de bataille, l'abbé Marignan. C'était un grand prêtre, maigre, fanatique, d'âme toujours exaltée, mais droite. Toutes ses croyances étaient fixes, sans jamais d'oscillations. Il s'imaginait sincèrement connaître son Dieu, pénétrer ses desseins, ses volontés, ses intentions.

Quand il se promenait à grands pas dans l'allée de son petit presbytère de campagne, quelquefois une interrogation se dressait dans son esprit : « Pourquoi Dieu a-t-il fait cela ? » Et il cherchait obstinément, prenant en sa pensée la place de Dieu, et il trouvait presque toujours. Ce n'est pas lui qui eût murmuré dans un élan de pieuse humilité : « Seigneur, vos desseins sont impénétrables ! » Il se disait : « Je suis le serviteur de Dieu, je dois connaître ses raisons d'agir, et les deviner si je ne les connais pas. »

Tout lui paraissait créé dans la nature avec une logique absolue et admirable. Les « Pourquoi » et les « Parce que » se balançaient toujours. Les aurores étaient faites pour rendre joyeux les réveils, les jours pour mûrir les moissons, les pluies pour les arroser, les soirs pour préparer au sommeil et les nuits sombres pour dormir.

Les quatre saisons correspondaient parfaitement à tous les besoins de l'agriculture ; et jamais le soupçon n'aurait pu venir au prêtre que la nature n'a point d'intentions et que tout ce qui vit s'est plié, au contraire, aux dures nécessités des époques, des climats et de la matière.

Mais il haïssait la femme, il la haïssait inconsciemment, et la méprisait par instinct. Il répétait souvent la parole du Christ : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » et il ajoutait : « On dirait que Dieu lui-même se sentait mécontent de cette œuvre-là. » La femme était bien pour lui l'enfant douze fois impure dont parle le poète. Elle était le tentateur qui avait entraîné le premier homme et qui continuait toujours son œuvre de damnation, l'être faible, dangereux, mystérieusement troublant. Et plus encore que leur corps de perdition, il haïssait leur âme aimante.

Souvent il avait senti leur tendresse attachée à lui et, bien qu'il se sût inattaquable, il s'exaspérait de ce besoin d'aimer qui frémissait toujours en elles.

Dieu, à son avis, n'avait créé la femme que pour tenter l'homme et l'éprouver. Il ne fallait approcher d'elle qu'avec des précautions défensives, et les craintes qu'on a des pièges. Elle était, en effet, toute pareille à un piège avec ses bras tendus et ses lèvres ouvertes vers l'homme.

Il n'avait d'indulgence que pour les religieuses que leur vœu rendait inoffensives ; mais il les traitait durement quand même, parce qu'il la sentait toujours vivante au fond de leur cœur enchaîné, de leur cœur humilié, cette éternelle tendresse qui venait encore à lui, bien qu'il fût un prêtre.

Il la sentait dans leurs regards plus mouillés de piété que les regards des moines, dans leurs extases où leur sexe se mêlait, dans leurs élans d'amour vers le Christ, qui l'indignaient parce que c'était de l'amour de femme, de l'amour charnel ; il la sentait, cette tendresse maudite, dans leur docilité même, dans la douceur de leur voix en lui parlant, dans leurs yeux baissés, et dans leurs larmes résignées quand il les reprenait avec rudesse.

Et il secouait sa soutane en sortant des portes du couvent, et il s'en allait en allongeant les jambes comme s'il avait fui devant un danger.

Il avait une nièce qui vivait avec sa mère dans une petite maison voisine. Il s'acharnait à en faire une sœur de charité.

Elle était jolie, écervelée et moqueuse. Quand l'abbé sermonnait, elle riait ; et quand il se fâchait contre elle, elle l'embrassait avec véhémence, le serrant contre son cœur, tandis qu'il cherchait involontairement à se dégager de cette étreinte qui lui faisait goûter cependant une joie douce, éveillant au fond de lui cette sensation de paternité qui sommeille en tout homme.

Souvent il lui parlait de Dieu, de son Dieu, en marchant à côté d'elle par les chemins des champs. Elle ne l'écoutait guère et regardait le ciel, les herbes, les fleurs, avec un bonheur de vivre qui se voyait dans ses yeux. Quelquefois elle s'élançait pour attraper une bête volante, et s'écriait en la rapportant : « Regarde, mon oncle, comme elle est jolie ; j'ai envie de l'embrasser. » Et ce besoin d' « embrasser des mouches » ou des grains de lilas inquiétait, irritait, soulevait le prêtre, qui retrouvait encore là cette indéracinable tendresse qui germe toujours au cœur des femmes.

Puis, voilà qu'un jour l'épouse du sacristain, qui faisait le ménage de l'abbé Marignan lui apprit avec précaution que sa nièce avait un amoureux.

Il en ressentit une émotion effroyable, et il demeura suffoqué, avec du savon plein la figure, car il était en train de se raser.

Quand il se retrouva en état de refléchir et de parler, il s'écria : « Ce n'est pas vrai, vous mentez, Mélanie ! »

Mais la paysanne posa la main sur son cœur : « Que Notre-Seigneur me juge si je mens, monsieur le curé. J' vous dis qu'elle y va tous les soirs sitôt qu' votre sœur est couchée. Ils se r'trouvent le long de la rivière. Vous n'avez qu'à y aller voir entre dix heures et minuit. »

Il cessa de se gratter le menton, et il se mit à marcher violemment, comme il faisait toujours en ses heures de grave méditation. Quand il voulut recommencer à se barbifier, il se coupa trois fois depuis le nez jusqu'à l'oreille.

Tout le jour, il demeura muet, gonflé d'indignation et de colère. A sa fureur de prêtre, devant l'invincible amour, s'ajoutait une exaspération de père moral, de tuteur, de chargé d'âme, trompé, volé, joué par une enfant ; cette suffocation égoïste des parents à qui leur fille annonce qu'elle a fait, sans eux et malgré eux, choix d'un époux.

Après son dîner, il essaya de lire un peu, mais il ne put y parvenir ; et il s'exaspérait de plus en plus. Quand dix heures sonnèrent, il prit sa canne, un formidable bâton de chêne dont il se servait toujours en ses courses nocturnes, quand il allait voir quelque malade. Et il regarda en souriant l'énorme gourdin qu'il faisait tourner, dans sa poigne solide de campagnard, en des moulinets menaçants. Puis, soudain, il le leva et, grinçant des dents, l'abattit sur une chaise dont le dossier fendu tomba sur le plancher.

Il ouvrit sa porte pour sortir ; mais il s'arrêta sur le seuil, surpris par une splendeur de clair de lune telle qu'on n'en voyait presque jamais.

Et comme il était doué d'un esprit exalté, un de ces esprits que devaient avoir les Pères de l'Eglise, ces poètes rêveurs, il se sentit soudain distrait, ému par la grandiose et sereine beauté de la nuit pâle.

Dans son petit jardin, tout baigné de douce lumière, ses arbres fruitiers, rangés en ligne, dessinaient en ombre sur l'allée leurs grêles membres de bois à peine vêtus de verdure ; tandis que le chèvrefeuille géant, grimpé sur le mur de sa maison, exhalait des souffles délicieux et comme sucrés, faisant flotter dans le soir tiède et clair une espèce d'âme parfumée.

Il se mit à respirer longuement, buvant de l'air comme les ivrognes boivent du vin, et il allait à pas lents, ravi, émerveillé, oubliant presque sa nièce.

Dès qu'il fut dans la campagne, il s'arrêta pour contempler toute la plaine inondée de cette lueur caressante, noyée dans ce charme tendre et languissant des nuits sereines. Les crapauds à tout instant jetaient par l'espace leur note courte et métallique, et des rossignols lointains mêlaient leur musique égrenée qui fait rêver sans faire penser, leur musique légère et vibrante, faite pour les baisers, à la séduction du clair de lune.

L'abbé se remit à marcher, le cœur défaillant, sans qu'il sût pourquoi. Il se sentait comme affaibli, épuisé tout à coup ; il avait envie de s'asseoir, de rester là, de contempler, d'admirer Dieu dans son œuvre.

Là-bas, suivant les ondulations de la petite rivière, une grande ligne de peupliers serpentait. Une buée fine, une vapeur blanche que les rayons de lune traversaient, argentaient, rendaient luisante, restait suspendue autour et au-dessus des berges, enveloppait tout le cours tortueux de l'eau d'une sorte de ouate légère et transparente.

Le prêtre encore une fois s'arrêta, pénétré jusqu'au fond de l'âme par un attendrissement grandissant, irrésistible.

Et un doute, une inquiétude vague l'envahissait ; il sentait naître en lui une de ces interrogations qu'il se posait parfois.

Pourquoi Dieu avait-il fait cela ? Puisque la nuit est destinée au sommeil, à l'inconscience, au repos, à l'oubli de tout, pourquoi la rendre plus charmante que le jour, plus douce que les aurores et que les soirs, et pourquoi cet astre lent et séduisant, plus poétique que le soleil et qui semble destiné tant il est discret, à éclairer des choses trop délicates et mystérieuses pour la grande lumière, s'en venait-il faire si transparentes les ténèbres ?

Pourquoi le plus habile des oiseaux chanteurs ne se reposait-il pas comme les autres et se mettait-il à vocaliser dans l'ombre troublante ?

Pourquoi ce demi-voile jeté sur le monde ? Pourquoi ces frissons de cœur, cette émotion de l'âme, cet alanguissement de la chair ?

Pourquoi ce déploiement de séductions que les hommes ne voyaient point, puisqu'ils étaient couchés en leurs lits ? A qui étaient destinés ce spectacle sublime, cette abondance de poésie jetée du ciel sur la terre ?

Et l'abbé ne comprenait point.

Mais voilà que là-bas, sur le bord de la prairie, sous la voûte des arbres trempés de brume luisante, deux ombres apparurent qui marchaient côte à côte.

L'homme était plus grand et tenait par le cou son amie, et, de temps en temps, l'embrassait sur le front. Ils animèrent tout à coup ce paysage immobile qui les enveloppait comme un cadre divin fait pour eux. Ils semblaient, tous deux, un seul être, l'être à qui était destinée cette nuit calme et silencieuse ; et ils s'en venaient vers le prêtre comme une réponse vivante, la réponse que son Maître jetait à son interrogation.

Il restait debout, le cœur battant, bouleversé, et il croyait voir quelque chose de biblique, comme les amours de Ruth et de Booz, l'accomplissement d'une volonté du Seigneur dans un de ces grands décors dont parlent les livres saints. En sa tête se mirent à bourdonner les versets du Cantique des Cantiques, les cris d'ardeur, les appels des corps, toute la chaude poésie de ce poème brûlant de tendresse.

Et il se dit : « Dieu peut-être a fait ces nuits-là pour voiler d'idéal les amours des hommes. »

Il reculait devant ce couple embrassé qui marchait toujours. C'était sa nièce pourtant ; mais il se demandait maintenant s'il n'allait pas désobéir à Dieu. Et Dieu ne permet-il point l'amour, puisqu'il l'entoure visiblement d'une splendeur pareille.

Et il s'enfuit, éperdu, presque honteux, comme s'il eût pénétré dans un temple où il n'avait pas le droit d'entrer.

Guy de MAUPASSANT.

LES DÉPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

Mon premier Lion

I

Au temps bien lointain, hélas ! où, le front ceint du turban aux raies bleues, je me drapais dans le glorieux burnous rouge qu'illustrèrent tant de héros, où le double galon d'or ornait mes manches, je cumulais, une année durant, les fonctions de mon grade avec celles d'adjudant de place dans l'enceinte aux quatorze tours de la vieille forteresse romaine de Tébessa.

Ce détail importerait peu, mais c'est en cette qualité que j'entrais en relation avec le chef des chaouchs, ce qui me procura l'occasion de connaître la petite Kreira, sa fille, brune aux lèvres si pourprées qu'elles en paraissaient saignantes, et, voyez comme tout s'enchaîne, de *tuer mon premier lion*.

Depuis huit ou dix mois, de retour d'une smala, nous garnisonnions dans la ville, tuant le temps comme on pouvait. Les *Nememchas* ne s'occupaient pas plus de nous que s'ils n'avaient jamais coupé têtes de soldats ni de colons, les *Sidi-Abid* ne songeaient qu'à leurs récoltes, les *Ouled Recheia* ne se remuaient plus. Jusqu'aux maraudeurs de la frontière tunisienne qui semblaient s'être donné le mot pour nous laisser croupir dans une lâche oisiveté. On n'avait pas encore inventé les Kroumirs. Les Bureaux arabes se reposaient.

Moment de grasse quiétude mais de furieux ennui.

On ne pouvait décemment passer son temps à boire des verres d'absinthe, d'autant plus que les crédits diminuaient en raison directe de la probabilité des razzias. Il fallait donc s'occuper, et la fièvre cynégétique s'était emparée de beaucoup d'entre nous. Ce que l'on tua de chacals, de hyènes, de sangliers, de lapins est incalculable. Inutiles massacres et puériles hécatombes ! Aussi étions-nous fatigués de ce gibier misérable. Faute de Bédouins à découdre, nous rêvions la chasse au lion.

Chasser le lion ! Cet espoir, longtemps caressé dans les veillées du bivouac, ressuscitait sous la tonnelle où nous sirotions notre *champoreau* après le repas du soir.

Jules Gérard, notre *régimentaire*, n'était plus, mais il avait laissé parmi nous de vivants souvenirs ; le nom de Bombonel nous arrivait par intervalles, puis celui du fameux Ahmet ben Omar.

***

Aussi, déjà à cette époque les lions, autant que les razzias, commençaient à se faire rares ; on prévoyait le moment où l'on n'en trouverait plus ; car, malgré nos continuelles sorties dans la plaine, nos battues dans les gorges et les forêts du *Djebel Dir*, nous n'avions rencontré qu'une fois le redoutable fauve.

C'était par un matin ensoleillé, dans un petit chemin creux zigzaguant entre des roches broussailleuses. Nous allions à la noce d'un cheik de la tribu du caïd Ali ben Ali, lieutenant à l'escadron. Lui-même chevauchait en tête d'une douzaine de spahis et de vingt ou trente cavaliers de son goum.

Le drapeau vert et jaune de sa tribu flottait gaiement sous la brise matinale et des musiciens jouaient sur des instruments harmonieux et bizarres une fanfare de guerre et d'amour.

Tout à coup le cheval du caïd s'arrête brusquement, renâcle et refuse d'avancer malgré l'éperon. Ceux qui suivent renâclent à leur tour et le désordre s'étend de la tête à la queue de la colonne.

— Ah ! dit Ali, je vois ce que c'est ; regarde. Et il me montre du doigt un lion roux, de forte taille, assis sur un quartier de roc à deux ou trois mètres au-dessus de nous.

Deux maréchaux des logis le couchent en joue ; le caïd étend le bras, et de sa voix douce et calme :

— Laissez-le en paix, enfants, puisqu'il nous laisse en paix. Sa peau ne vaut pas celle des chevaux qu'il nous éventrera quand vous l'aurez manqué